

La science ardente

Professeur de poésie, d'André Roy, Les Herbes rouges, 69 p.

Bertrand Laverdure

Numéro 196, mai-juin 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2004). La science ardente / *Professeur de poésie*, d'André Roy, Les Herbes rouges, 69 p. *Spirale*, (196), 40–41.

LA SCIENCE ARDENTE

PROFESSEUR DE POÉSIE d'André Roy

Les Herbes rouges, 69 p.

bienfaisance — « la charge que vous donnez n'est pas un cadeau » — car, au fond, si l'on comprend Fichte, le souverain ne fait qu'appliquer ce dont la société dans son ensemble a déjà convenu. Dans le « Dossier » que joint le traducteur se trouvent des extraits susceptibles d'éclairer la trame générale dans laquelle se situe la *Revendication*. Un de ces extraits est le paragraphe 30 du *Système de l'éthique d'après les principes de la Doctrine de la science* de Fichte, publié en 1798. Il y est dit que le souverain ne doit procéder qu'à partir de ce qui remporte l'unanimité dans le peuple. Mais n'allons pas croire par là que Fichte hisse le peuple au-dessus de tous les ordres; bien au contraire, si le souverain doit montrer au peuple qu'il existe des lois au-dessus de lui, c'est qu'elles se situent au même instant au-dessus du peuple, car ces lois ne sont pas le résultat de la fantaisie des hommes, mais de la recherche continue de la vérité. De quel type de vérité s'agit-il? Non pas d'une vérité qui consisterait en l'accord de nos représentations des choses sensibles avec les choses en soi, car cet accord est tout simplement impossible. Il s'agit, au contraire, d'un « objet » signifiant une chose qui tombe sous les lois de notre faculté de connaître et d'intuitionner. Sera vérité objective, donc, ce qui s'accorde à la fois à notre faculté de connaître et à notre perception. Cette vérité est vérité du monde sensible et s'articule non pas sur la chose en soi, mais sur le phénomène. Seule la vérité, sa recherche libre et sans limite, assumée par chaque individu, peut réellement constituer et fonder ce que Fichte nomme le « bien des États ».

Le droit de penser par soi-même, jamais, en aucune circonstance, le Prince ne peut l'opprimer. La vérité, explique Fichte, n'admet aucun partage avec la contrainte comme, d'ailleurs, l'aveuglement répugne à la lumière, puisque aucun éclairage ne peut entraver un cœur pur qui n'a rien à se reprocher. Le libre examen appelle donc indéniablement à lui la liberté de communiquer les résultats de ses recherches. C'est ce que Kant nomma, dans son essai de 1784 sur les Lumières, l'« usage public » de la raison, qui doit — volontairement — s'étendre à tous les domaines de la vie. Cette extension, Fichte la place au centre de sa morale, et le glissement de la volonté — la loi interne d'un être, opposée à une loi qui lui vient de l'extérieur — vers la facilité que représente l'opinion commune, il la comprendra comme l'incarnation du mal radical.

MORGAN GAULIN

LES DÉNIGREURS et les aigris s'en donneront à cœur joie. André Roy a publié un recueil de poésie dont le titre, si simple et si beau, offrira aux énervés et aux sçieurs de pattes un merveilleux morceau de bravade facile à ridiculiser. Voilà, diront certains, André Roy se prend maintenant pour Dieu! « On te demande beaucoup en tant que poète : / Un temps pour la mélancolie, un temps pour l'énergie, / Des images en forme de temples. / Tu seras la preuve de l'expérience du rien, / Tu prendras la place de Dieu »! Quelle succulente proie, quel *punching bag* de choix Roy aura fourni ici à ses détracteurs! Lui, André Dieu, se gausser de professer la poésie! En voilà une bonne! Et on se raclera la gorge et on criera au kitsch, à la manie, au chant du cygne d'un grand poète. Pour ceux qui n'auront que feuilleté ses livres, André Roy pourrait être assimilé à tout ce que l'on aime détester de la poésie contemporaine : formalisme, sexe glorifié, matérialisme ambigu, distanciation, fausse simplicité et poésie du « moi » magnifié.

L'évangile kitsch de la poésie

Répéter ces niaiseries n'élèverait pas le débat. Il faut lire et relire ses textes, aller à la source avant de porter un jugement trop rapide. Certes, il utilise un coffre à outils sémantiques qui fait penser à un attirail kitsch pour poésie douceuse : la Terre, le sexe, la fragilité, les muscles, les corps, le cœur, les dragons, les images, les anges, l'orphelin, les matières, le ciel, les étoiles et les paysages. Pour peu, on se croirait par endroits dans un chromo de centre commercial. Mais encore à ce stade, nous buterions sur une impression de surface. Nous sommes conditionnés par des réflexes de déférence envers une poésie qui mime la profondeur, une poésie énigmatique qui brouille notre lecture pour mieux nous manipuler. Tout l'art d'André Roy réside dans l'effort opposé : il mime la simplicité, la clarté et semble nous placer devant des évidences, mais il nous sert pourtant une vision complexe du monde, déterminée par le souvenir du corps des « abandonnés », des garçons disparus, la primauté de la sexualité comme éthique, la poésie en tant que journal quotidien et exercice méditatif athée. Il écrit dans le poème « Affirmation » : « Plus c'est clair, plus ce sera caché / Quand mes poèmes rejoindront les esprits / Qui volent dans le temps sphérique. »

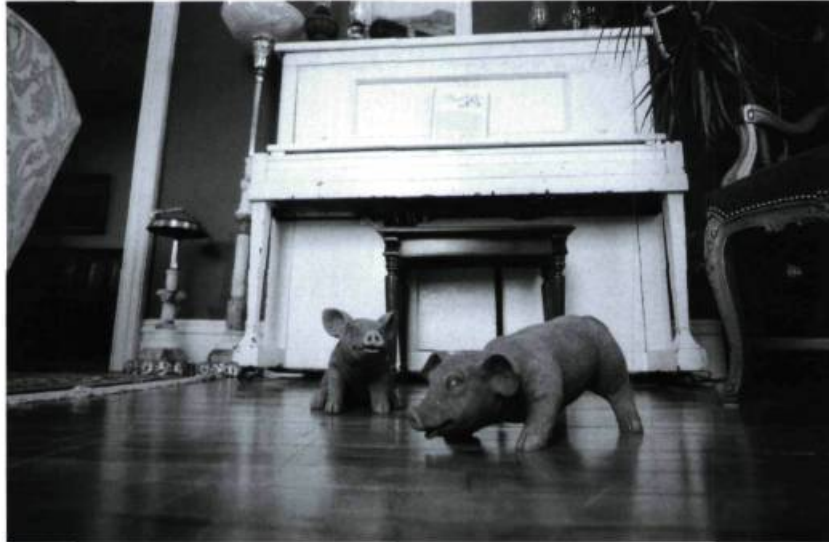
En lisant *Professeur de poésie*, qui fait suite à *Vies* (1998), nous sommes mal à l'aise devant la

quantité de certitudes que le poète nous assène : « Ainsi, les images deviendront fermes : / Bon poète, je saurai les faire briller, les faire muscler »; « Voici des mots destinés à un grand nombre de personnes, / Voici un poème qui nous tiendra au chaud »; « Tu donneras, André, de la poésie à ceux qui n'en ont pas »; « Poèmes trop beaux pour être lus; / Poèmes très bons dispersés entre ciel et terre »; « Viens voir mes poèmes assez grands pour disparaître / Dans les chambres, les musées, les tombeaux »; « Poèmes si beaux que nous les aimons beaucoup; / Poèmes si bons qu'ils nous conseillent de vieillir ». Il s'agit d'une tentative de mettre en scène une parole poétique qui affirme avec emphase sa grande qualité et son efficacité. « Tu donneras, André, de la poésie à ceux qui n'en ont pas. » Doit-on reculer devant une telle affirmation? N'y aurait-il pas à lire ici une sorte d'évangile kitsch de la poésie dont le poète serait le messie? Pourquoi sommes-nous agacés par ce genre de fanfaronnade?

C'est que nous avons été élevés dans le confort du doute et que dans le doute, on s'abstient. Or, André Roy est un poète de l'affirmation, un poète de la certitude. Émettre une certitude, même au Québec en 2004, est un geste effronté. On préfère rire de nous-mêmes, de nos prétentions, de nos attentes et de nos timides certitudes plutôt que de les présenter dans leur crudité, complètement nues, sans appareils, sur la place publique. Roy est provocateur parce qu'il nous oblige à affronter notre propre volonté, il nous demande d'être aussi sûr de nous-même qu'il l'est de lui, il nous incite à dévoiler la virulence de nos certitudes, même les plus honteuses. Il nous attaque en déployant toutes les illusions et les vérités qui fondent sa personne. Pourquoi cacherait-il sa fierté d'être bon poète; pourquoi cacherait-il cette sagesse créatrice qu'il a acquise avec l'âge et l'expérience? Ceux qui ont lu avec empathie les livres d'André Roy savent qu'il a écrit de grandes œuvres : le cycle de *L'accélérateur d'intensité*, *Vies*, le cycle de *Nuits* et quelques-uns des livres de sa période formaliste. Mais certes, il faut d'abord faire fi du sillage critique controversé que son œuvre a laissé derrière elle. À cet égard, les certitudes que Roy arborent comme des trophées ironiques sont sans doute aussi des pieds de nez à tous ceux qui ont mal lu ou déprécié son œuvre.

Le spécialiste du « je »

Le poète n'a jamais caché son adoration pour la beauté, aussi bien celle des corps que celle qui a



Claudine Cotton, *B & B, Butinage et Bucolique*, phase I, 2001, jeu installatif avec les objets de la maison. Photo : Éric Lajeunesse.

forgé le grand classicisme, et à la façon des photographes *Pierre et Gilles*, il a décidé d'offrir à ses lecteurs une version outrageusement illuminée, doucement baroque, presque mélodramatique de l'imagerie poétique. Une poésie de l'émotion dense qui se sert du kitsch pour décorer ses serpents de sens. Ce qui donne des textes qui réfléchissent sur l'écriture, calculent les impossibilités amoureuses et sexuelles, s'adonnent à l'adoration de la jouissance esthétique et à des exercices de sagesse paradoxale. L'évangile kitsch de la poésie, selon André Roy, est toujours une histoire à suivre, la même, celle des corps qui aiment, qui meurent et qui écrivent, racontée selon des perspectives différentes (le professionnel de la poésie, le poète et le cinéma, le poète et ses passions).

Professeur de poésie termine en quelque sorte une trilogie qui s'ouvrait avec le recueil *Vies* (1998). Ce dernier comportait deux sections, chacune incluant une partie consacrée à la vie, et une autre à une profession s'y associant. Nous y retrouvons d'abord « La vie du mélancolique » suivie du « Professionnel de la mélancolie » pour ensuite trouver « La vie du poète » précédant « Le professionnel de la sexualité ». Dans *Professeur de poésie*, nous pouvons lire la section « La vie du poète » puis celle qui porte sur « Le professionnel de la poésie ». En ce sens, nous pourrions lire *Vies* comme un livre double et *Professeur de poésie* comme une troisième partie venant s'y greffer.

Le professionnel et le spécialiste sont des gens qui possèdent le savoir, une expertise sur celui-ci, et peuvent se permettre de jouer un rôle de conseiller. Ils répondent aux questions, pratiquent leur métier et ont été formés pour être efficaces. D'une certaine manière, ce sont des fournisseurs de certitudes, des empêchements de tourner en rond. Ils travaillent avec soin et font partie d'un corps de métier reconnu. Roy se plaît à inventer des professions impossibles résultant de la pratique intensive de la poésie. L'exercice est bien sûr ironique, mais avec Roy, l'ironie est plus

sérieuse qu'humoristique. On ne saurait échapper à la cruelle et parfois amoureuse vérité chez ce poète. Là où il n'y a pas d'image ou d'allégorie, Roy procède par constats et allusions. Il peut être parfois paternaliste, parfois amoureux, sensuel ou affirmatif, mais il évite l'humour excessif et les plaintes pathétiques. Les sujets dont il traite et le ton qu'il emploie auraient pu appeler ce genre de pathos érotique, mais Roy, poète brechtien, négocie toujours un virage affectif qui lui permet de se distancier, de s'écarter au bon moment de la teneur émotive de son tableau. Paysages anthropomorphiques, ironie, métallanage épuré, disjonction du flux émotif par une syntaxe complexe ou par l'irruption d'une référence incongrue, surréaliste, viennent lui permettre de garder un certain écart entre ce qu'il énonce et la source parfois émotive qui a suscité tel ou tel poème. Les conclusions que la pratique de l'écriture ou du sexe lui inspirent prennent de même quelquefois la forme de textes sacrés destinés à un « tu », message sapientiel composé pour un seul mais transmué en une leçon générale sur la fatalité de la vie. Le spécialiste du « je » est un homme attentionné, doux. Il est aimant. Aussi bien à l'égard de ses poèmes qu'il voit grandir, « Poèmes assez jeunes pour grandir et vieillir » et « Petits poèmes deviendront grands », qu'avec les jeunes qu'il initie tout à la fois à la poésie, à la mélancolie et, bien sûr, à la sexualité, transmettant ainsi les enseignements de ses multiples professions d'homme sensible.

Professeur du rien, tu l'écriras

Mais le poète peut-il être autre chose qu'un professeur du rien ? Que sait-il enseigner d'autre que sa propre humanité, sa propre fragilité et les intuitions théoriques et rhétoriques qui permettront de la transmettre ? On pourra trouver un côté émission-pour-enfants à certains des poèmes de cette nouvelle série *Vies* (1998). Tous ces poèmes qui mettent en scène le prénom du

poète... Comment ne pas sourire devant une ligne de la sorte : « A » dans un poème d'André, « comme une preuve de bonne volonté sur tes lèvres », « L'ancien jeune homme qui mangeait son temps / Après un sommeil réparateur, / il écrira comme André » ou « Tu donneras, André, de la poésie à ceux qui n'en ont pas » ? Dans *Vies*, nous avons pu lire aussi : « la ballade du pauvre André et de la beauté / qui fuit et du temps renversé ». C'est qu'André Roy a souhaité pousser jusqu'à cet excès de condescendance parentale l'incursion du « je » autobiographique dans sa poésie pour river le lecteur à une impression de concret encore plus intense. Le poète veut écrire « des poèmes aussi concrets que la matière / dont sont faits les sexes ». En faisant figurer son prénom dans ses poèmes, il les signe doublement, leur confère une espèce d'érection identitaire. La mention inopinée du nom du locuteur dans une phrase peut avoir cet effet comique, voire ridicule. C'est qu'on y entend la répétition de ce que l'on sait déjà. On pourra y lire, bien sûr, l'acharnement pédagogique du professeur ou l'attention condescendante d'un parent. Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est qu'il s'agit d'un homme d'expérience cherchant à s'adresser à de jeunes garçons.

Du fait que le poète est un matérialiste athée flirtant avec un certain nihilisme, le seul salut possible auquel il peut souscrire réside dans le corps, ce qu'il exulte, et le corps de son œuvre. Deux champs d'activité pour lesquels l'exercice est nécessaire, vital. En bon stoïcien reconnaissant à la vie toute sa brièveté navrante, Roy nous intime de célébrer nos corps, l'écriture, la mémoire de ceux avec qui nous avons connu les plaisirs. Pour trafiquer un titre d'Hervé Guibert, Roy est « un ami qui a sauvé la vie », qui cherche ardemment à en transposer l'expérience pour les autres.

Parce que, toute la vie, « la poésie, science ardente, attirera les enfants / vers les esprits qui tremblent et ne veulent pas mourir ».

BERTRAND LAVERDURE